



Développement durable et territoires

Économie, géographie, politique, droit, sociologie

Vol. 10, n°3 | Décembre 2019

Objets techniques et cycle hydrosocial/Foncier rural en Méditerranée

Timothy Morton, 2019, *La Pensée écologique*, traduit de l'anglais par Cécile Wajsbrot, Paris, Éditions Zulma, 272 pages.

Bruno Villalba



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/16458>

DOI : [10.4000/developpementdurable.16458](https://doi.org/10.4000/developpementdurable.16458)

ISSN : 1772-9971

Éditeur

Association DD&T

Référence électronique

Bruno Villalba, « Timothy Morton, 2019, *La Pensée écologique*, traduit de l'anglais par Cécile Wajsbrot, Paris, Éditions Zulma, 272 pages. », *Développement durable et territoires* [En ligne], Vol. 10, n°3 |

Décembre 2019, mis en ligne le 20 décembre 2019, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/16458> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.16458>

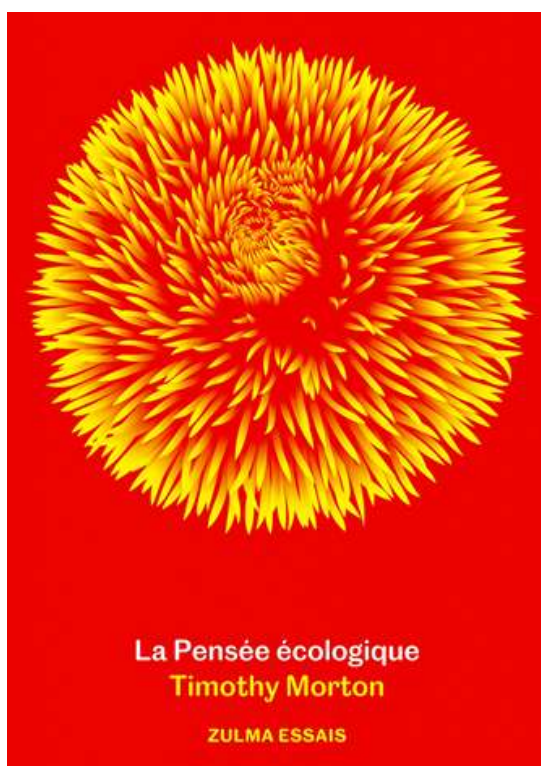
Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.



Développement Durable et Territoires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Timothy Morton, 2019, *La Pensée écologique*, traduit de l'anglais par Cécile Wajsbrot, Paris, Éditions Zulma, 272 pages.

Bruno Villalba



- 1 Le philosophe Timothy Morton propose un essai, stimulant, qui tente de répondre à l'angoissante question de notre ajustement cognitif à l'état du monde actuel et de notre

possibilité d'y faire face en reformulant notre position, à la fois corporelle et subjective, dans et face à ce monde. Il est né en 1968 et enseigne aux États-Unis.

- 2 Morton produit un travail de déconstruction (dans le sillage des propositions théoriques d'un Derrida, mais qu'il rend compréhensible dans sa démarche). D'un côté, il rend compte d'une nature *désessentialisée*, c'est-à-dire qui sort d'une forme de construction normative, produisant une vision idéalisée (positivement ou négativement) de la nature : il n'y a plus de Nature avec N majuscule, car cette « *idée de Nature [est] une barrière idéologique qui empêche de prendre conscience que tout est interconnecté.* » (p. 165) Déconstruire cette idée de Nature permet ainsi de s'émanciper définitivement du dualisme, afin de parvenir à considérer avant tout la relation que la séparation¹. De l'autre côté, il ne réduit pas la nature à une simple agrégation de problèmes, ou d'éléments singuliers que l'homme pourrait maîtriser par un travail d'artificialisation et de segmentation. La nature ne se réduit pas au « mignon » par exemple, cette figure qui consiste à la réduire à l'expression de formes aseptisées ; elle est « *au-delà du mignon et au-delà du terrible.* » (p. 154). La déconstruction se poursuit – et là la proposition est plus originale – en considérant que l'évolution de la nature même (du réchauffement climatique à la perte de biodiversité) produit sa propre déconstruction. Notre manière de la percevoir doit nécessairement sortir des schémas construits depuis plusieurs siècles pour apprécier et mesurer ce qu'est la nature, en soi, aujourd'hui. Or, estime Morton, cela ne se fera pas sans mal, tant le poids de cette construction de la nature pèse considérablement sur nos imaginaires, qu'ils soient sociaux ou techniques. Pour parvenir à cet objectif, Morton propose différentes pistes très stimulantes.
- 3 Morton puise tout d'abord dans des ressources théoriques classiques – qu'il a parfois un peu tendance à mobiliser comme des *deus ex machina*, alors qu'elles structurent quand même le champ de l'écologie politique depuis des décennies. À titre d'exemple, on peut citer l'approche subjective du rapport à l'écologie, que le travail de Félix Guattari avait révélé de manière exemplaire à travers sa proposition d'une écosophie (2007 ; 2013) : « *si on est dans un monde éternel, il n'y a qu'à se laisser porter par les choses, on n'a pas à intervenir. Si au contraire on a le sens de la finitude, alors le problème se trouve reposé : qu'est-ce que je fais là dans le monde, je suis là pour un laps de temps donné, dans un contexte donné, qu'est-ce que je peux faire pour construire, reconstruire à la fois le monde et moi-même, à la fois le monde des valeurs et le monde des relations ?* » (2013, p. 96).
- 4 Mais le propos de Morton est plus incisif dès lors qu'il tente de construire une méthode d'analyse de notre rapport à l'écologie. Celle-ci s'inspire à la fois d'une conception systémique, reliant inextricablement l'homme à la nature (l'interconnexion) et à la fois d'une approche théorique transdisciplinaire (la pensée globale). La présence de Darwin est essentielle pour saisir la dimension systémique qui irrigue le livre. Cet auteur canonique, relativement peu étudié finalement, a mis en évidence cette coévolution des systèmes vivants, qu'il soit humain ou non-humains. Cette proximité des destinées, qui n'évite pas la compétition, est, estime Morton, encore plus importante à saisir en raison de la situation d'urgence qui est la nôtre. La transdisciplinarité n'est pas qu'une simple question de dépassement des disciplines scientifiques. Ce qui marque dans la lecture de ce livre, ce sont les emprunts multiples et signifiants à la poésie (William Wordsworth, Arthur Rimbaud...), au cinéma (*Blade Runner* ; 2001, *l'Odyssée de l'espace* ; *Solaris*), à la littérature (Kim Stanley) ou bien encore à la musique (Börk, les Pink Floyd²), c'est-à-dire aux sources mêmes des conditions d'une relation élargie à la nature. « *L'art*

environnemental explore la matérialité en profondeur. » (p. 178) Même si l'on peut être étonné que certaines œuvres ou auteurs soient ainsi embrigadés³. Et c'est là la troisième démarche méthodologique de l'auteur : parvenir à élaborer une pensée écologique qui dépasse les frontières de la construction scientifique d'une part, ou de la perception sensible d'autre part.

- 5 Le livre ne cesse d'établir des passerelles entre notre vision dualiste (distinction nature/culture) et une vision purement holistique (le monde comme une totalité mais avec ses hiérarchies). Sa pensée écologique, comme il le souligne en introduction, « a à voir avec l'amour, la perte, le désespoir et la compassion. Avec la dépression et la psychose. Avec le capitalisme et ce qui pourrait exister après le capitalisme. Avec l'étonnement, l'ouverture d'esprit et l'émerveillement. Le doute, la confusion et le scepticisme. Les concepts d'espace et de temps. Le ravissement, la beauté, la laideur, le dégoût, l'ironie et la douleur. La conscience et la perception. L'idéologie et la critique. La lecture et l'écriture. La race, la classe et le genre. La sexualité. L'idée du moi et les étranges paradoxes de la subjectivité. Elle a à voir avec la société. Elle a à voir avec la coexistence » (p. 14-15). Bref, nous sommes « constamment pris dans quelque chose. » (p. 101) et il convient de penser cette interconnectivité aux autres (humains et non-humains) comme une relation toujours activée.
- 6 Il nous faut donc, comme nous y invitait Darwin, ou comme le disent depuis si longtemps les écrivains ou les poètes, penser en lien, reconnaître que nous sommes insérés dans un grand *maillage* – qui lie, au sens premier du terme, tous les êtres et les objets du monde, du plus infime microbe à la rotation terrestre. Car pour lui, « *Le maillage des choses interconnectées est vaste, voire incommensurable. Chaque entité du maillage paraît étrange. Rien n'existe par soi-même, et donc rien n'est complètement "soi-même". Il y a curieusement "moins" d'Univers au moment même où nous en voyons "plus", et pour les raisons mêmes que nous en voyons "plus".* » (p. 42).
- 7 La poésie, si l'on prend cet exemple, peut permettre de participer à ce travail de déconstruction, qui peut relier l'être rationnel à sa sensibilité. Grâce à ce travail de décentrement rationnel – mais qui se construit rationnellement – on peut donc reconnaître l'autre, l'animal, cet « étrange étranger », pour ce qu'il est pleinement, dans son identité propre et dans ce qu'il est dans son rapport avec nous. Le poète japonais Ito Naga explique ainsi : « *Les Japonais ont un mot pour décrire cette sensation d'infini qu'on éprouve devant certains paysages ou devant certaines peintures : yuugen. La sensation de flotter dans une obscurité profonde et mystérieuse. En disant ce mot, on oublie la difficulté de décrire cette sensation. Un mot qui découvre un monde.* » (Ito, 2016, p. 45). Morton tente de creuser et d'étayer des galeries souterraines pour permettre d'établir une cartographe de cet espace indicible. Mais il ne faut pas se faire trop d'illusions, contrairement à ce que laisse sous-entendre Morton, car comme le dit joliment cet autre poète japonais, Tanikawa Shuntarô : « *Car le poème ne promet rien/Car il laisse seulement entrevoir/la chimère d'une impossible réconciliation entre nous et le monde.* » (2018, p. 79).
- 8 Enfin, il est un apport vraiment original dans ce livre⁴. Morton montre à quel point notre relation au monde et l'évolution de ce même monde ne peuvent être totalement comprises et expliquées (encore moins maîtrisées). Car « *L'évolution ne regarde pas du tout vers l'avenir : la mutation d'ADN est arbitraire au regard des besoins courants.* » (p. 197) Dès lors, il importe de prendre en compte cette imprévisibilité fondamentale du vivant ; même fortement dégradé, même concerné par de multiples irréversibilités, il est improbable que l'on puisse imaginer la réaction du vivant. Là encore, la proposition de

Darwin est essentielle aux yeux de l'auteur : le monde vivant (dont nous sommes une partie indéfectible) se caractérise par cette imprévisibilité, au regard de la somme des interactions possibles, et dont chacune peut déboucher sur des options infinies. Comme le souligne l'écrivain Peter Heller, « *La nature pourrait peut-être réinventer un poisson d'eau froide fier, résistant et tacheté mais en elle ne redonnera jamais sa chance à l'improbable éléphant.* » (2013, p. 47) : imprévisibilité de l'évolution antérieure, imprévisibilité de celle qui vient. Or, Morton montre aussi que « *Deux choses qui semblent distinctes – la société humaine et la Nature – sont deux faces de la même chose.* » (p. 218) L'espèce humaine est tout aussi imprévisible, comme l'est chaque individu. Nous sommes donc loin d'un dessein élaboré par une quelconque entité ou d'une quelconque dérive possible par la manipulation technique du vivant. Tenir compte de cette imprévisibilité (du vivant et de l'homme) ne nous dédouane pas de notre propre responsabilité face à ce monde (donc, notre monde). Car, à réduire artificiellement les possibilités de connexions (par le massacre des espèces vivantes, ou l'augmentation de la température terrestre), nous réduisons d'autant les possibilités de connexions possibles. Sur ce point, Morton demeure encore dans une vision évolutionniste un peu trop marquée, semblant ignorer l'effet de cette perte de choix possibles issue d'une accentuation des contraintes humaines. Mais au moins, cette proposition permet d'entrevoir une perspective un peu moins désespérante sur la situation actuelle...

- 9 Le propos surprendra souvent le lecteur, notamment par la déconcertante capacité de l'auteur à mobiliser rapidement certains concepts (la complexité, le sensible⁵, l'idéalisme...); à délégitimer d'autres⁶; à justifier sa posture théorique (*LA pensée écologique*, p. 17); à abuser des jeux de langage (approche postmoderne oblige); ou bien encore à procéder à des assimilations théoriques de courants et d'auteurs disparates, sans toujours prendre le temps de nous en expliquer les raisons. Cette approche distanciée, par le jeu de l'écriture et de la déconstruction symbolique et langagière, trouve cependant ses limites dans la confrontation effective aux irréversibilités par exemple. Certes, on peut nous expliquer pendant longtemps que la nature n'existe pas, en soi comme entité explicative, mais le vivant, comme existant quotidien, c'est une autre dimension que l'auteur se contente de convoquer à sa guise et de manière souvent illustrative⁷.
- 10 Nous ne sommes guère habitués à ce maillage théorique, dans un espace scientifique où la spécialisation excessive semble prouver notre dextérité. Nous ne sommes pas non plus coutumiers du fait de justifier ses démonstrations par la poésie ou la littérature. Qu'importe si la rigueur laisse parfois la place à la profusion des idées et des propositions à débattre. Le lecteur y gagne à s'interroger sur ses propres représentations. Il s'agit, rappelons-le, d'un essai, qui ne peut éviter de provoquer quelques agacements par certaines simplifications ou par défaut d'approfondissements. De plus l'ouvrage a été écrit il y a une dizaine d'années, mais vient juste d'être traduit en français, ce qui lui fait perdre un peu de son originalité. Mais incontestablement, ce livre aide à interroger cette relation subjective à soi (c'était déjà le propos de Guattari et de Deleuze) et dans ce qu'elle produit de partialité dans notre relation à l'autre, qu'il soit humain ou « *étrange étranger* ».

BIBLIOGRAPHIE

Guattari F., 2013, *Qu'est-ce que l'écophilosophie ?*, Fécamp, Éditions Lignes, IMEC, coll. « Archives de la pensée critique ».

Guattari F., 2007 (1989), *Les trois écologies*, Paris, Galilée.

Heller P., 2013, *La constellation du chien*, Paris, Babel.

Ito N., 2016, *Iro mo ka mo. La couleur et le parfum*, Cheyne Éditeur.

Næss A., 2017, *Une écophilosophie pour la vie : introduction à l'écologie profonde*, Paris, Seuil.

Tanikawa S., 2014, *L'ignare*, Cheyne Éditeur.

NOTES

1. C'est un travail qu'avait mené Philippe Descola, avec les outils de l'anthropologie ; Descola Ph., *Par-delà nature et culture*, Gallimard, NRF, 2005.

2. On n'est bien évidemment pas obligé de partager ses goûts, pour apprécier ce qu'il écrit. D'ailleurs, il cite aussi The Cure ou Laurie Anderson !

3. Les récits de Virginia Woolf sont-ils vraiment « écologistes » (p. 176-177) ? Morton semble un peu rapidement mobiliser la figure de l'Autre que convoque V. Woolf dans son récit par Woolf et l'adapte de manière un peu extensive à sa propre démonstration.

4. Je remercie ma collègue écologue Nathalie Frascaria-Lacoste d'avoir attiré mon attention sur ce point crucial.

5. On pourra encore une fois soulever l'importance de l'éco-critique, comme mouvement littéraire qui a depuis longtemps tenter de construire une autre relation entre l'homme et le monde vivant, et que l'auteur ne mobilise étrangement pas, voir Blanc N., Chartier D. et Th. Pughe, 2008, « Littérature & écologie : vers une écopoétique », *Écologie & politique*, 2008/2 N° 36, p. 15-28. DOI : <https://doi.org/10.3917/ecopo.036.0115>.

6. Comme la *Deep ecology*, qu'il n'assimile qu'au seul Heidegger ou bien à un néofascisme (terme lancé sans aucune démonstration, p. 211), alors que la pensée d'Arne Næss est proprement une pensée du mouvement (Næss, 2017). Il préfère mobiliser la notion de *dark ecology*, d'écologie sombre, c'est-à-dire soit « incroyablement profonde, soit sans profondeur » (p. 103), ce qui nous semble être un pur exercice de style, dans la lignée d'une forme de déconstruction un peu factice. Voir aussi les critiques rapides et peu justifiées d'Hardin et de la tragédie des communs (p. 201-202).

7. Les hyperobjets – ceux qui existeront encore longtemps, (p. 213), sont des artefacts humains, tandis que l'indispensable éléphant disparaîtra bientôt. Penser le délai qu'il nous reste à vivre en présence de l'éléphant, n'est pas moins essentiel que de penser la durée de ces hyperobjets. Mais l'éléphant est une preuve tangible de l'existence du vivant...

AUTEUR

BRUNO VILLALBA

Bruno Villalba est Professeur des Universités de Science politique à AgroParisTech. Il est membre du Centre d'Études et de Recherches Administratives Politiques et Sociales (CNRS-UMR 8026), co-responsable de l'Axe « Gérer le vivant ». Il dirige le Master Gouvernance de la transition, écologie et société (Paris-Saclay/AgroParisTech) et co-dirige la formation Science Politique Écologie et Stratégie (AgroParisTech).